

Nous devons à **Stéphen Gorlin**, que nous remercions vivement, ce document établi en 1951 par **Jacques Bloch**, sur les recherches et fabrications de guerre des **Usines du Rhône**, à **Saint-Fons**.

Ces mots émouvants relatent les conditions de vie et de travail de ces hommes qui ont forgé, à force d'intelligence, de débrouillardise, d'esprit d'équipe (valeurs de toutes les époques !), les bases de la Société Rhône-Poulenc.

Des développements sur les recherches et fabrications du phénol, de l'hypérite, de l'aspirine, des parfums et lance-parfums y sont mentionnés, ainsi que les débuts de fabrication en continu.

L'aspect humain n'est pas négligé ; par des anecdotes : la description de personnages hauts en couleurs ; par des contrastes : le travail de nuit de 14 heures d'un chimiste et la promulgation de la loi de 8 heures ; par la mise en service pour le personnel, d'un car, puis de deux, remplaçant avantageusement la desserte par tramway.

Ce document nous éclaire sur la photo parue dans "Contacts" n° 34, de mai 1995, qui réunit, autour du Président **Raymond Poincaré**, Messieurs **Hauser**, **Nicolas Grillet** et **Louis Loucheur**. Cette visite eut lieu en 1918, à Saint-Fons, peu avant la citation des Usines du Rhône à l'ordre du jour de la Nation.

Ces souvenirs sont suivis d'un excellent résumé sur les étapes de la société entre 1901 et 1951 et d'un historique de l'atelier de chargement d'obus spéciaux de Salaise par **André Buisson**.

La Rédaction

SOUVENIRS 1916 - 1919

Au début de la guerre de 1914, les Usines du Rhône ont demandé à plusieurs reprises mon rappel du front. C'est seulement le 1er octobre 1916, pendant la bataille de la Somme, que j'ai été affecté à la Société pour la fabrication du phénol. Il y avait déjà plusieurs semaines que je travaillais à Saint-Fons, lorsque le Ministère de la Guerre transmit à l'usine la réponse du G.Q.G. à la demande de la S.C.U.R. : « *Indispensable et irremplaçable au front* ». J'étais pourtant détaché pour trois mois et cette faveur fut renouvelée chaque trimestre jusqu'à la fin de la guerre.

CARBONATATION DU PHÉNATE DE SOUDE

Dès mon arrivée à l'usine, je fus chargé de poursuivre des essais de carbonatation, sous les ordres de MM. Balthazard et Forest. Après fusion du sulfonate de soude avec NaOH et séparation du SO_3Na_2 par filtration, on obtenait une solution concentrée de phénate de Na. Il fallait la traiter par SO_4H_2 pour libérer le phénol. Or, la production de l'acide sulfurique en France était limitée. On pouvait le remplacer par le CO_2 des fumées de chaudières. En pratique on ne parvient pas

par ce procédé à transformer toute la soude du phénate en carbonate.

Il fallait, après la carbonatation, rajouter dans le phénol décanté, une petite quantité d'acide. Mais l'économie de SO_4H_2 réalisée était très importante pour le pays.

Après quelques essais au laboratoire dans des petites colonnes de verre, on monta l'installation de demi-grand dans le bâtiment des chaudières : trois colonnes faites d'anneaux de ciment, comme ceux qu'on utilise pour les égouts collecteurs. Hauteur : environ 6 mètres, diamètre : 1 mètre environ, remplies de coke. La première colonne arrosée d'eau servait à laver la fumée des chaudières qui passait ensuite dans les deux autres colonnes travaillant alternativement et arrosées de phénate de soude. On recueillait, à la partie inférieure, la solution contenant le carbonate de soude et le phénol avec encore du phénate de soude. On séparait le phénol par décantation. La solution de CO_3Na_2 était traitée par la benzine pour en extraire le phénol dissout.

En pratique, on fut amené à diluer la solution de phénate de soude à carbonater car dans les mélanges concentrés, il se formait dans la colonne à coke un dépôt de carbonate de soude dur qu'on

ne pouvait dissoudre qu'après un long lavage à l'eau.

Une partie de la solution de carbonate de soude, après extraction à la benzine, était mise à cristalliser après concentration et donnait des cristaux de CO_3Na_2 . Une autre fraction était traitée par SO_4H_2 et le CO_2 dégagé, passant sur les cristaux de CO_3Na_2 , donnait du bicarbonate de soude. C'était une fabrication de guerre, récupération assez curieuse du CO_2 des chaudières, exécutée dans une installation de fortune.

A cette époque, on utilisait fréquemment des appareils existants par manque de main-d'œuvre aux corps d'état. La décantation du benzène, après extraction du phénol, se faisait à l'air libre, dans un atelier isolé naturellement. Le chimiste seul avait le droit d'y pénétrer, il n'y pouvait rester que 2 ou 3 minutes, tant il y respirait de benzène, et il sortait parfois en titubant.

FABRICATION DU PHÉNOL

Les chefs de fabrication du phénol avaient un service assez pénible : une semaine de jour, une semaine de

nuit, deux hommes par poste. Comme il fallait tenir compte des heures de tramway Lyon-Saint-Fons, le chimiste de nuit travaillait 14 heures, celui de jour 10 seulement. Chaque quinzaine, lors du changement d'horaire, il fallait rester 24 heures à son poste. Personne d'ailleurs ne se plaignait, tant on était plus heureux qu'au front, mais il y avait parfois un gros effort à faire pour ne pas s'endormir.

Les gardes de nuit faisant leurs rondes avaient ordre de signaler les noms des dormeurs. Au début de la guerre, M. Grillet habitait encore dans l'usine et lorsqu'il rentrait tard le soir, il ne manquait jamais de faire une tournée dans les ateliers. S'il surprenait un homme à dormir, ses éclats de voix avaient tôt fait de le réveiller.

Une fois au moins, cependant, cette cérémonie se passa en silence. M. Gallay d'ailleurs ne dormait pas, il somnolait. C'était dans le laboratoire du phénol, local construit entièrement en cloisons vitrées, au milieu de l'atelier. Gallay, en service de nuit, prenait sa collation constituée principalement d'un oeuf à la coque. Comme il n'était pas éveillé, cela durait depuis longtemps et le jaune d'oeuf lui coulait sur le menton. M. Grillet, le voyant, entre sans mot dire dans le labo et va s'asseoir sur le banc en face de lui, de l'autre côté de la lourde table de labo. Gallay ne l'avait pas entendu et M. Grillet dut faire un peu de bruit pour attirer son attention. Le réveil de Gallay en apercevant M. Grillet en face de lui, et se croyant peut-être le jouet d'un cauchemar, provoqua une mimique inénarrable.

ATELIER DES CHAUDIÈRES

Les essais de carbonatation dans le local des chaudières avaient leur côté pittoresque. Le père Terrasse, chef des chaudières, était un bon mécanicien, ingénieur, très travailleur, tenant ferme son personnel. Il habitait dans l'usine, près de l'entrée, depuis de

longues années. Il connaissait toute la maison et lorsqu'il était bien disposé, il aimait à raconter les histoires du bon vieux temps de M. Monnet, M. Polard, les débuts de M. Grillet, de M. Koetschet, Pfister, etc.

Les foyers étaient alimentés avec des charbons de qualité inférieure provenant de la région de Saint-Etienne. Il était difficile de maintenir dans les fumées la richesse en CO₂ dont nous avions besoin pour une bonne carbonatation. Aussi, Terrasse voyait-il d'un mauvais oeil l'appareil à doser automatiquement le CO₂ que nous avions posé, mais il s'efforçait toujours de nous donner satisfaction.

Dans le local des chaudières, était installé un laboratoire, également en cloison vitrée. On y voyait opérer le père Ménard, largement septuagénaire, pilier de la maison, chargé d'analyser les combustibles. Il portait une perruque noire. Il avait pour adjoint un gosse chargé de prélever des échantillons moyens sur chaque lot. En peu de temps, j'en ai vu plusieurs se succéder à ce poste, tous fûtés, indisciplinés, partant pour plus d'une heure avec leur panier d'osier et revenant parfois sans le charbon attendu. Le père Ménard passait une partie de son temps à les poursuivre dans l'usine, dans les cours, et même sur la maçonnerie des chaudières, où l'un d'eux aimait à se cacher. Ce gosse discutait vertement avec le père Ménard et je lui ai vu plusieurs fois lui faire le pied-de-nez ou lui tirer la langue dès qu'il tournait le dos. « Pourquoi -lui demandais-je- n'obéis-tu pas mieux à ton patron ? » « Oh ! c'est qu'il est malin, le copain, dès qu'on s'attarde cinq minutes, il s'en aperçoit ! ». Ces jeunes gens, noirs comme des ramoneurs, n'avaient pas de douches à leur disposition et M. Sannejouand en surprit un, tard dans le labo, prenant un bain dans une cuve en bois, sous la table de laboratoire.

Le père Ménard avait été infirmier de l'usine avant d'être remplacé par celle que M. Grillet appelait « l'aspirine » car elle ressemblait, par sa silhouette et son costume, à la première réclame très répandue de ce médicament.

Comme infirmier, la science de Ménard laissait à désirer. Il paraît qu'on le pria, un jour, de soigner le chien de M. Grillet qui avait marché dans de la soude. Mais le père Ménard lui fit un pansement en se trompant de patte...

TERRAIN LOUÉ À SAINT-GOBAIN

Lorsqu'on était de service de nuit aux chaudières ou au phénol, la tradition voulait qu'on fasse une visite à la rectification de la benzine conduite par M. Huguéniot. C'était l'occasion de faire le tour des événements du jour : militaires, diplomatiques et ceux de « la Maison ». La benzine était installée dans le terrain inondable qui appartenait alors à Saint-Gobain mais construite sur une partie remblayée avec le mâchefer des chaudières.

Le reste en contrebas avait été loué à un cultivateur qui y avait planté des pommes de terre. Elles promettaient. Hélas, un jour de vent du Sud, les fumées de muriatique de Saint-Gobain ont brûlé toute la plantation. L'acide chlorhydrique est très nocif pour les végétaux, nous en avons fait souvent l'expérience sur les eucalyptus plantés au Brésil, sur le terrain de la Rhodia.

CONCENTRATION DU PHÉNYLSULFONATE DE SOUDE

En 1917, on installa au phénol un appareil à triple effet pour concentrer les solutions de phénylsulfonate de soude. La mise en route fut un peu délicate bien qu'au bout de deux jours tout l'ensemble pût être conduit sans difficulté par une seule ouvrière.

Rencontrant un obstacle pendant les essais de mise en marche, M. Grillet, qui se contenait avec peine, parvint à dire calmement : « Messieurs, M. Roche va tout démonter et élever le plancher de fer de 20 centimètres ». Puis, quelques secondes après, il éclatait : « Qu'est-ce que vous f... tous ici, filez ! »

Et le vide fut fait promptement. Puis, bientôt, tout fonctionna à merveille.

COLONNES À CARBONATATION

C'est sur ce même terrain de Saint-Gobain, qui appartient aujourd'hui à Rhône-Poulenc, que l'on installa derrière les anciennes chaudières les colonnes à carbonater le phénol en grand. Au-dessous, en avant, on aménagea une fosse cimentée : elle n'était malheureusement pas étanche et fut inondée tout au début par une crue du Rhône, ce qui causa un retard dans la mise en route. Celle-ci fut suivie de la visite de M. Boyer, qui était depuis peu Président des Usines du Rhône.

VISITE DE M. POINCARÉ

Cette visite nous en rappelle une autre, encore plus remarquable, celle du Président Poincaré, en 1918. Ce fut pour nous l'occasion d'un nettoyage à fond. Les hôtes illustres parcoururent toute l'usine à grande allure, sous la conduite de M. Grillet.

Peu après cette journée, les Usines du Rhône furent citées à l'ordre du jour de la Nation.

CENTRAL

Parmi les personnages pittoresques des Usines du Rhône à cette époque, il faut citer Griottier qui, après avoir été garçon de laboratoire, jouait les grandes utilités au Central. Il connaissait toutes les anecdotes intéressantes le personnel de la Société. Très au courant du matériel disponible pour les essais, il l'entretenait en bon état, de sorte que les chimistes avaient besoin de ses services. Mais cela n'allait pas sans quelques frottements car il avait le verbe haut et un ton de commandement. Il en usait beaucoup avec les garçons de service. Un jour de 1918, il

en encourageait deux à monter une bombe de phosgène au premier étage du Central. Mais ils la laissèrent tomber, la vanne se brisa et les vapeurs envahirent toute la cour et s'élevèrent. Les chimistes du premier étage, menacés d'intoxication, durent sortir par une échelle et descendre sur le quai du Rhône.

DÉCÈS DE M. BALTHAZARD

Faute de documents, nous ignorons la date du décès de Monsieur Balthazard, survenu en 1917. Ce fut une grosse perte pour les Usines du Rhône auxquelles il rendit de grands services durant de longues années. Sa santé l'avait obligé à plusieurs reprises à s'éloigner de Saint-Fons et il habitait alors à La Plaine (Suisse).

Sa mort eut lieu pendant une période de fermeture de la frontière suisse. On tenta néanmoins d'envoyer une délégation aux obsèques : Poizat, Forest, Hugueniot, mais elle ne put assister aux obsèques. Elle parla longuement avec les douaniers qui connaissaient pourtant le défunt. Ils n'autorisèrent même pas le passage par dessus les barbelés de la couronne apportée de Lyon.

FABRICATION DE L'YPÉRITE

Nous sommes mal qualifiés pour parler de la construction et de l'installation de l'usine de Roussillon en 1916-17-18 : nous n'en avons que les échos. Ce fut une oeuvre remarquable étant donné les conditions dans lesquelles on l'entreprenait. En 1917, elle pouvait produire 90 tonnes de phénol par jour contre 60 tonnes à Saint-Fons.

Nous suivions mieux, en 1917 et 1918, la fabrication de l'ypérite, question passionnante. M. Grillet y consacrait une grande partie de son temps avec MM. Ledru, Bouvard, Dumont,

Evieux, etc. qui tous avaient travaillé au phénol à Saint-Fons. Nous nous bornions à fabriquer l'alumine active sous les ordres d'Altwege pour préparer l'éthylène en déshydratant l'alcool. La mise au point de la production de l'ypérite en continu fut délicate, diverses difficultés retardèrent successivement la mise en route définitive. La Direction des Poudres, impatiente, avait envoyé un ingénieur, M. de Capert (?), qui nous talonnait. M. Grillet y perdit souvent tout son calme. Un jour qu'il s'impatientait de voir Bouvard dévisser trop lentement un boulon, il lui arracha la clé anglaise des mains, et manœuvra si malheureusement qu'il se blessa près de l'oeil. Il resta trois jours à Roussillon sans rentrer chez lui.

Mais sa ténacité ne fut jamais lassée. Il reprenait chaque question, l'esprit en éveil et réussissait toujours à mener les choses à bonne fin. Ce fut le cas pour l'ypérite en 1918.

EXPLOSION À VÉNISSIEUX

En 1918, survint une explosion à la poudrerie de Véniessieux. Elle eut lieu un soir vers 22 heures, et fit des victimes ; dans notre usine, un ou deux blessés seulement par des chutes de tuiles. Sous l'effet de l'explosion, plusieurs toits de tuiles furent soulevés, celui du passage couvert en face de l'entrée principale souffrit particulièrement.

TRAMWAY DE SAINT-FONS

L'histoire de la S.C.U.R. ne serait pas complète si l'on ne parlait pas du tramway de Saint-Fons à Lyon. Les véhicules d'un type archaïque avec un étage qualifié « impériale » cahotaient sur une voie unique sur laquelle on avait ménagé, de distance en distance, des doubles lignes pour les croisements. Le trajet était long et cela devenait catastrophique aux périodes de

brouillard alors nombreuses au voisinage du Rhône. Dès qu'une voiture avait pris du retard, les autres l'attendaient au croisement. Parfois, à bout de patience, un wattman s'engageait sur la voie et, rencontrant en sens opposé un collègue, il discutait avec lui pour décider lequel des deux reculerait. Les voyageurs pressés étaient mis à rude épreuve. Un jour, enfin, on installa des lampes électriques à chaque croisement ; le wattman descendait et les faisait fonctionner avec une clé. Mais ce système primitif était souvent déréglé. Dès qu'il tombait quelques centimètres de neige, ces tramways ne pouvaient plus circuler et nous avons dû plusieurs fois faire le trajet à pied, notamment durant l'hiver 1916-17.

C'est au début de 1918, je crois, que les Usines du Rhône mirent un car au service du personnel : il suivait la rive droite du Rhône. En 1919, deux cars faisaient le trajet de Lyon. L'un sur la rive droite et l'autre sur la rive gauche, jusqu'au cours Morand et le Boulevard des Belges. Ce fut une grosse satisfaction pour le personnel habitant Lyon.

Dès la fin de la guerre, on arrêta la fabrication du phénol, dont nous avions un stock important ainsi qu'un grand nombre de fûts de soude caustique, qui fut utilisée plus tard. La fabrication des salicylés fut alors poussée à fond dans un appareillage en bien mauvais état, mais donnant quand même de bons résultats.

CRUE DU RHÔNE

Vers fin décembre 1918, une crue du Rhône menaçait l'usine. Elle atteignit son maximum la veille de Noël alors que l'eau entraînait dans les cours par les égouts. M. Roche avait édifié au portail principal un barrage en briques de 20 centimètres de haut mais l'eau était au même niveau des deux côtés des briques, à 10 centimètres environ. A l'heure de quitter l'usine, le bus qui emmenait les chimistes à Lyon nous attendait déjà : M. Oser, survenant, nous pria de rester, il y avait à prendre des mesures de précaution, stocker au premier étage les fûts de

carbone de calcium, etc. Tout cela prit beaucoup de temps et le Rhône montait toujours.

Lorsque le car partit, il y avait près d'un mètre d'eau dans la rue qui conduisait à l'usine allemande de matières colorantes exploitée par le Service des Poudres, où se trouve aujourd'hui l'usine de SPECIA. Le moteur fut mouillé et s'arrêta. Nous n'eûmes qu'une ressource : nous déchausser, relever les pantalons et entrer dans l'eau bien qu'elle fût froide en cette veille de Noël. Seul M. Baudrand, oncle de M. Grillet, empêché par son âge de se livrer à cette même gymnastique, criait d'une voix de stentor, qu'on entendait certainement jusqu'à la porte de l'usine : « Envoyez-moi le tonneau ! ». Le service de la bricole en utilisait un, traîné par un lourd cheval.

LOI DE HUIT HEURES

C'est au début de 1919, je crois, qu'on institua la Loi de 8 heures. On nous l'annonça solennellement au mess de Saint-Fons, en recommandant de faire des efforts pour récupérer en partie le retard que ce nouvel horaire allait occasionner.

ATELIER DES PARFUMS

Il serait injuste de ne pas citer, en ces temps héroïques, M. Motto, grand maître des parfums. Il était un excellent chimiste de l'éthérification, il avait un nez éprouvé pour la reproduction et la classification des essences ou des mélanges. Il connaissait, sur le bout du doigt, les constantes physiques et propriétés des composés chimiques. On parlait sous le couvert du manteau de ses démêlés avec M. Oser et la Direction. On les attribuait à des accords concédant à Motto un intérêt sur les produits de ses fabrications. Il préférait, disait-on, un profit immédiat basé sur le statu quo, à ce qu'auraient apporté un perfectionnement et un développement de l'appareillage, dépense qui impliquait une modification aux conditions dont il jouissait.

M. Motto a survécu longtemps à la guerre et comptait de nombreux amis dans la maison.

M. SERVONAT

Servonat, qui a fait depuis une longue carrière dans notre Société, était déjà une physionomie marquante vers la fin de la guerre. Il s'occupait des recherches médicales et de l'expérimentation dans les hôpitaux lyonnais de nos médicaments. Déjà au temps lointain de mes études, il était connu à la Faculté de Lyon comme l'éternel étudiant très bohème. Nous hésitons à citer cette anecdote que seul son style médical fait pardonner. Le Conseil d'Administration était venu visiter Saint-Fons et avait déjeuné avec le personnel au mess de l'usine. Après le repas, on avait retenu quelques chimistes et Servonat. Celui-ci travaillait à un nouveau médicament, le felargent, qui intéressait beaucoup le Conseil et M. Boyer. Servonat, visiblement intimidé, fumait trop vite un gros cigare et vantait le felargent : « Quelques injections à une femme malade et son vagin reprend tout de suite figure humaine ! ». Il sembla fort étonné de l'hilarité qu'il venait de provoquer.

Peu de temps après, je fus désigné pour aller au Brésil et l'on me pria d'accompagner de temps en temps Servonat à l'Antiquaille où il mettait au point l'acétylarsan, alors à ses débuts. J'appréciais tout le pittoresque de sa tenue et ses conversations avec le personnel de l'hôpital.

M. KUPPERS

Un sujet d'admiration pour les nouveaux venus de la S.C.U.R. était Kuppers. Chargé de calculer les prix de revient des produits fabriqués à Saint-Fons et de vérifier les rendements et les stocks à l'atelier, il s'acquittait seul, ou presque seul, de cette tâche. Sa facilité, sa vitesse de calcul tenaient du prodige. On n'utilisait pas alors les machines à calculer, il les aurait rendues inutiles. Sa mémoire des chiffres était tout aussi étonnante. A la fin du mois, il passait dans chaque fabrica-

tion relever la production et les inventaires. Il pouvait citer par coeur les chiffres du mois précédent. Sympathique, serviable, simple, il ne faisait pas étalage de son don exceptionnel. Il n'a quitté son service à Saint-Fons que depuis peu d'années.

ACCIDENT À L'ATELIER D'ASPIRINE

En 1919, une explosion vint endeuiller l'usine. A la fabrication de l'aspirine, un peu de benzène - deux ou trois litres probablement - passa accidentellement dans l'atelier où une pompe servait à l'évacuation des liquides. En la mettant en route, une étincelle provoqua une explosion qui brûla trois personnes (?). Deux d'entre elles furent soignées à la clinique protestante du Cours des Chartreux. Seul, le contremaître Cecilion (?) survécut.

FABRICATION EN CONTINU

Dès qu'elle fut débarrassée du souci des productions de guerre, notre Direction Technique se consacra aux fabrications en continu, dont on commençait seulement à parler en France. Ce fut plus qu'un progrès, une révolution par rapport au système des charges successives avec chaque fois chauffage et vidange, décantation, rectification, etc.

M. Grillet suivait lui-même ces essais de près. Je fus chargé d'étudier la fabrication continue du phénol sans modification du procédé adopté pendant la guerre. La sulfonation continue du benzène est facilement réalisable par l'emploi de deux sulfoneurs successifs, le second porté à une température suffisante pour terminer la réaction. La sulfatation continue - c'est-à-dire la transformation de l'acide benzènesulfonique en sel de soude et la précipitation de l'excès d'acide sulfurique à l'état de sel de calcium - fut également réalisée sans difficulté. Mais on s'arrê-

ta à la séparation du SO_4Ca par filtration, qui devait encore être effectuée sur des filtres successifs.

Ce n'est que quelques mois plus tard que M. Roche conçut dans un autre atelier un filtre continu rotatif. Il servait à séparer l'acide salicylique récupéré par précipitation dans des eaux de salicylate de soude. On se heurta à quelques difficultés pratiques, lavage régulier du précipité sans en perdre, râclage de l'acide salicylique en évitant le colmatage de la toile. Cet essai intéressant fut abandonné au bout de quelque temps.

STAGE À LA PLAINE

Chargé de fabriquer des lance-parfums au Brésil, j'abandonnai la fabrication des salicylés où MM. Prunier et Manavie travaillaient sous les ordres de Forest.

Bidault étudiait pour l'avenir un nouveau procédé de fabrication du chlorure d'éthyle. Au lieu de faire agir l'acide chlorhydrique sur l'alcool comme à La Plaine où l'appareillage résistait mal, on opérait avec du sel marin et de l'alcool ajouté progressivement sur lequel on faisait couler l'acide sulfurique.

Au début, on se basait uniquement sur les indications de M. Grillet qui avait visité, à Ludwigshafen, un atelier de chlorure d'éthyle arrêté. Sa mémoire remarquable, ses déductions sur l'usage des pompes d'après leur position dans l'atelier, des tuyauteries, des vannes et installations diverses l'ont conduit à reconstituer, peu à peu, le fonctionnement probable de la fabrication allemande. M. Koetschet, d'abord sceptique et trouvant que la méthode de M. Grillet avait une « analogie avec celle de Sherlock Holmes », dut bientôt reconnaître qu'elle nous conduisait au résultat cherché.

Le procédé nouveau fut inauguré à Santo André, puis appliqué à Rousillon.

Il serait injuste de ne pas reconnaître tout ce qu'on doit à M. Bidault dans cette mise au point.

FABRICATION DES LANCE-PARFUMS

Vers novembre 1919, MM. Sanne-jouand, Fulconis et Bloch furent invités à faire un voyage à La Plaine, où l'on fabriquait des lance-parfums et du kelène. Je devais y faire un stage plus long que les autres. Nous partîmes avec nos trois épouses mais, à Bellegarde, Fulconis fut retenu parce qu'il emportait trop d'argent. Son désespoir fut assez bruyant mais les douaniers ne voulurent pas céder. Finalement, il mit son argent sous enveloppe et se l'adressa à lui-même à Genève, poste restante. Il nous rejoignit à La Plaine par le train suivant. M. Grillet ne devait arriver que le lendemain et nous allâmes ensemble l'attendre à la gare. Notre repas fut servi par le petit restaurant de La Plaine.

Détendu, expansif, M. Grillet nous donna les meilleurs conseils pour notre tâche future au Brésil à laquelle il portait un gros intérêt. Le lendemain, il invita nos trois ménages à dîner à Genève, à l'Hôtel du Nord. Sa gentillesse avec les dames était extrême. Il s'efforçait de nous laisser le meilleur souvenir de cette soirée. Ce restaurant lui rappelait un souvenir ancien alors qu'il était jeune ingénieur de la Société. Voulant dîner à Genève et, de moyens encore modestes, il y entra au hasard et s'assit à une table. C'est alors seulement qu'il remarqua qu'il s'agissait d'un endroit chic et que l'addition menaçait d'être coûteuse. Il se résigna, expliqua-t-il, à faire contre mauvaise fortune bon coeur mais sa nervosité croissait à mesure que se rapprochait le quart d'heure de Rabelais. Il s'en prit tout à coup au garçon qui se tenait au garde à vous derrière sa chaise et lui dit : « Tu n'as pas fini de me faire ? ». Aussitôt, le garçon disparut et on ne le revit plus...

L'usine de La Plaine était dirigée par M. Fabre et la fabrication des lance-parfums conduite par M. Stocker.

Les lance-parfums étaient destinés presque uniquement au Brésil, seul pays où leur importation était libre, et où la mode les avait imposés en grande

quantité pour le Carnaval. Dans l'Amérique latine, où le Mardi gras tombe en été, la coutume ancienne voulait qu'on arrosât les gens avec des seaux d'eau. Cela donnait lieu à beaucoup d'abus et à des incidents, et même des accidents, car on jetait parfois le seau avec l'eau. Bref, cette mode fut interdite. Aussi un jet de chlorure d'éthyle parfumé fut-il considéré comme un substitut élégant et tout aussi rafraîchissant. Le Brésil l'adopta, tandis que la consommation clandestine du lance-parfums en Argentine, en Uruguay, au Venezuela et au Portugal resta limitée. Dans ces pays, on lui préférait des petits ballons de caoutchouc très mince remplis d'eau, interdits d'ailleurs.

La mise au point du lance-parfums, remplissage, scellement de la fixation de l'armature au verre et surtout de la confection du siphon de fermeture, représente une longue série d'essais où l'ingéniosité de nos techniciens fut mise à l'épreuve. En 1919, il semblait que rien ne laissa plus à désirer. Mais depuis plusieurs années, la douane sur

les lance-parfums importés au Brésil, allait croissant. Des petits fabricants s'ingéniaient à en fabriquer dans le pays. Il était temps d'aller nous y installer nous-mêmes.

On faisait à La Plaine le chlorure d'éthyle dans une grande cuve circulaire, assez plate, plombée. Le fond était garni de briques réfractaires. On lutait le couvercle à chaque opération avec du plâtre. L'appareil s'attaquait vite par l'acide chlorhydrique. Cependant, on avait acquis une grande habileté pour rafistoler le couvercle ou le fond dès qu'une fuite apparaissait. Et les appareils anciens, déformés, faisaient quand même un long usage. La purification des vapeurs de chlorure d'éthyle par barbotage successif dans la soude, l'acide 66 et le permanganate de K. était parfaite. On l'adopta pour le Brésil presque sans modification.

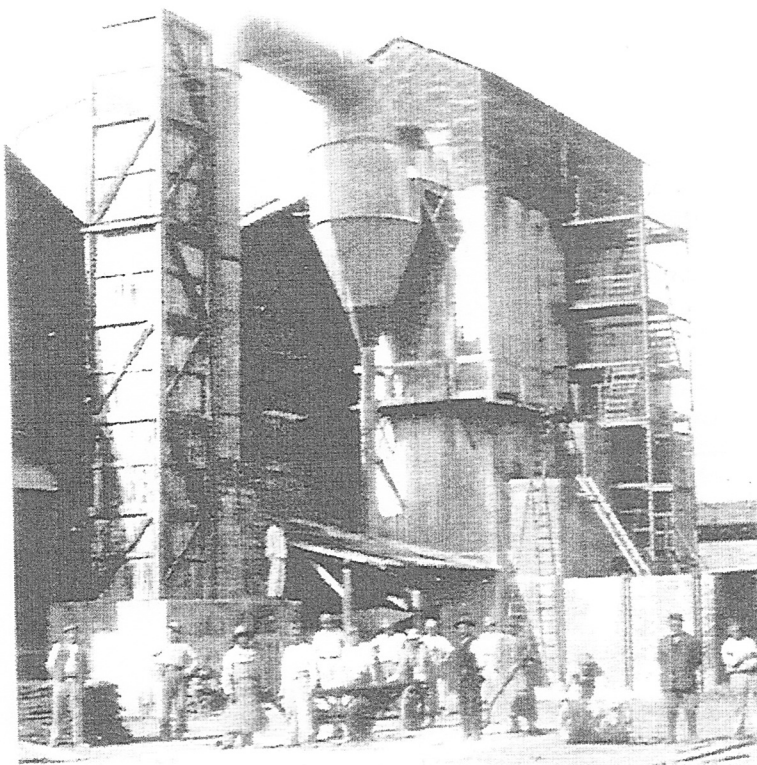
Le scellement des tubes de lance-parfums ou kelène s'opérait vite. Les ouvrières avaient acquis une grande dextérité. Elles étaient également très

habiles pour la fixation de l'armature métallique au col du tube.

Lors de notre séjour, Mme Balthazard, veuve depuis peu, habitait encore à La Plaine avec sa fille. Celle-ci, élève du Conservatoire de Genève, nous fit entendre sa voix remarquable. Elle épousa bientôt un violoncelliste genevois.

Après quelques jours passés à La Plaine, je rentrai à Lyon. Comme nous envisagions de fabriquer l'acide sulfurique dans la future Rhodia, on me conseilla d'aller voir fonctionner des chambres de plomb. Mais notre intention était d'utiliser le soufre à Santo André et non les pyrites. Il existait encore à Lyon, rue de Marseille, une petite usine travaillant par ce procédé. Elle ne faisait aucun bénéfice, mais s'efforçait de durer jusqu'à ce que la ville l'exproprie à une valeur suffisante. Ce furent les seules chambres de plomb que je visitai avant d'aller mettre les nôtres en route. J'en rapportais cependant des renseignements suffisants.

Jacques Bloch
29 juillet 1951



Roussillon 1916 - Atelier phénol, le déshuileur Ouest